

Commentaires de lecture du 7 mars 2017

AVALLONE Silvia, *D'acier* (Liana Levi, 2011, 400 p. trad. Françoise Brun)

Difficile de ne pas évoquer *L'amica geniale* d'Elena Ferrante paru un an après, premier tome d'une tétralogie qui connaît un immense succès en librairie, quand *Acciaio* lui-même a manqué de près le Prix Strega à sa brillante sortie .

Même thématique : l'amitié passionnée de deux adolescentes issues d'un milieu populaire .

Anna et Francesca , deux nymphettes des années 2000 en Toscane à Piombino, sœurs jumelles de Lila et Lena dans les années 1950 à Naples. Dans les deux cas, l'une fascinant l'autre, jusqu'au désir homosexuel exprimé de Francesca pour Anna. Dans les deux cas, violence du milieu, tyrannie des pères, surveillance des frères, écrasement des mères, présence de la délinquance. Dans les deux cas L'attrait d'un lieu mythique - l'île des riches - Ischia dans la baie de Naples, Elbe face à la côte toscane.



Les différences entre les deux sagas sont liées à l'époque évoquée, celle de l'adolescence des deux autrices, l'une revient sur sa vie vers la soixantaine, l'autre a 25 ans à peine à la sortie de son livre, et à deux genres de prolétariat : petits artisans pauvres napolitains, la réussite étant forcément liée au parrainage de la mafia, ouvriers d'usine à Piombino, soumis au rythme de l'aciérie Lucchini. Quoiqu'en déclin c'est encore un Moloch qui dévore ses enfants imprudents et surexcités, à coup de bulldozers et de machines-outils.

Les jeunes hommes en jeunes mâles insatiables qui se droguent pour tenir le rythme entre le travail et les boîtes et n'hésitent pas à voler des matériaux dans le chantier de l'usine pour ajouter à leur paie, à la poursuite des lolitas en naïades qui jouent avec le feu, prises dans la certitude de leur jeune beauté, qui se rêvent en stars du petit écran et des karaokés. Les pater familias en bourreaux de travail ou en trafiquants. Le salut par la promotion des études comme une trahison.

Révolte des deux mères, Rosa la femme battue et Sandra la militante, qui s'allient dans un rêve de libération qui doit céder devant la tragédie : l'accident d'Enrico le tyran réduit à l'infirmité, la mort d'Alessio, le fils, éperdu d'amour, écrasé par le bulldozer de son meilleur copain .

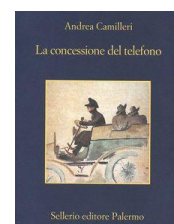
Il y aurait dans le scénario d'*Acciaio*, nourri de l'observation vécue et de l'émotion d'un témoin, de quoi faire une œuvre ; malheureusement le style adopté par Silvia Avallone, peut-être par souci de réalisme, entre redondances et trivialité, afflige son texte de la médiocrité du roman-photo .

Nicole ZUCCA
Mars 2017

CAMILLERI Andrea, *La concessione del telefono* (1998, Sellerio, 2015)
trad. Dominique Vittoz chez Fayard, 1999 : *La concession du téléphone*

Ou une inexorable ascension vers un dénouement tragique !

Quand on connaît l'humour et la verve narrative de Camilleri, on n'est pas surpris de la bouffonnerie pittoresque du début de ce récit. Il est construit de façon originale, alternant trois " *Cose scritte* " et trois " *Cose ditte* " pour finir sur un mixte qui utilise aussi des articles de journaux.



Le sémillant trentenaire Filippo GENUARDI , négociant en bois dans le célèbre autant qu'imaginaire Vigata en Sicile, écrit au préfet de région à Montelusa en requérant la méthode à suivre pour avoir une ligne privée entre son beau-père et lui. On est en 1891, notons-le, époque où l'obtention d'une ligne était une aventure. (D'ailleurs Camilleri est parti d'un document authentique –p.245). Hélas, dans sa missive, " Pippo " a estropié le nom du préfet, avec un P initial au lieu d'un M. Ce sera le déclencheur d'une longue saga dramatique, le préfet étant un rien susceptible, voire paranoïaque.

Une enquête sera diligentée sur le dit Genuardi, qui deviendra de fil en aiguille suspect d'accointances révolutionnaires avec ces socialistes qui polluent la Sicile.

Le malheureux jeune homme va se trouver coincé au milieu de rivalités mafieuses et de querelles domestiques. Amené par un mafieux cauteleux, don Calogero, à trahir son meilleur ami, Genuardi, quoiqu'innocent de tout ce dont il se verra accusé, se révèle au demeurant sous un jour peu sympathique, usant aussi de tentatives de corruption, voire d'assassinat.

Ce jeune homme est aussi pour sa perte un chaud lapin. Et l'on comprend à la lueur d'un secret trahi vers la fin, que non content d'exercer le devoir conjugal trois ou quatre fois par jour (délicieux moment de confession de son épouse dans un confessionnal mal insonorisé), il est aussi depuis deux ans l'amant de sa trop jeune belle-mère, épousée en secondes noces...et que la ligne de téléphone était un moyen de lui parler plus commodément.

Pour sa perte, oui, car le beau-père découvre la trahison, tue son gendre, se tue lui-même...et les petits mafieux transforment cette mort en explosion involontaire d'une bombe qui permettra de montrer que " Pippo " était bien un conspirateur et complotait le trépas d'un notable. Cela clôt ainsi un embrouillamini qui devenait gênant pour la mafia.

Si je raconte la fin, c'est qu'elle n'a aucune importance !

Car sous l'aspect caricatural de cette aventure désordonnée on trouve les critiques bien plus amères de Camilleri sur une administration tatillonne, sur la corruption et les petites magouilles qui gangrènent le pays, sur la prégnance de la mafia, sur une Sicile où les " erreurs " des fonctionnaires honnêtes se soldent par un exil en Sardaigne, la pire des punitions (Ndlr : ce fut déjà le cas pour Sénèque, qui faillit y mourir d'ennui !)

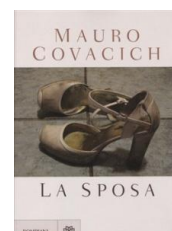
La saveur de l'humour camilleresque est comme souvent pimentée de dialogues en sicilien dans les " *Cose dette* ", assez compréhensibles pour qu'on puisse en apprécier les distorsions graphiques. S'y opposent les échanges administratifs d'une sournoise ironie sous le style impeccable, voire amidonné. IL faut se lancer vaillamment dans la lecture, qui peut paraître précisément pesante au début, pour apprécier petit à petit les six actes et épilogue de ce texte construit comme un opéra tragi-comique assez époustouflant.

Claudine LAURENT
Mars 2017

COVACICH Mauro, *La sposa* (Bompiani 2014-2016, 180 p.)

Mauro Covacich, né à Trieste en 1965, diplômé en philosophie avec une thèse sur Gilles Deleuze, publie depuis 1993 des romans et des recueils de nouvelles. Celui-ci, *La sposa*, est la suite naturelle d'une série de récits parue en 1998. Il a figuré parmi les cinq derniers livres sélectionnés pour le Prix Strega 2015.

Dans une courte note à la fin de son livre, l'auteur dit qu'il s'est intéressé à des situations ou des comportements sortant de l'ordinaire, a priori non susceptibles d'être exploités en littérature, sauf qu'ils révèlent parfois ce qu'il y a de plus profond derrière ce qu'on appelle la vie normale. Les dix-sept nouvelles qu'il nous propose oscillent entre réel et fiction, ironie et angoisse, vécu personnel et chronique du présent. Elles sont classées en cinq catégories tout en se succédant en mode aléatoire. Sous le titre de chaque nouvelle, l'auteur prend soin de mentionner la catégorie à laquelle celle-ci appartient.



ritratti (portraits) : il y a d'abord *La sposa*, qui donne le titre au recueil, une jeune femme qui réalise un voyage-performance en autostop à travers les Balkans et le Proche-Orient, vêtue en mariée. Il y a aussi *Atti impuri*, les tourments érotiques d'un jeune prêtre qui deviendra plus tard un ecclésiastique de renommée mondiale.

i miei non-figli, (mes "non-enfants") : l'accueil réconfortant des bébés abandonnés (*La ruota degli esposti*), le procès terrible d'une mère qui a délibérément tué son enfant (*Cattive madri*), ou encore deux nouvelles où l'auteur nous raconte ses promenades avec son neveu. Et une fabuleuse dernière nouvelle (*Safari*), qui met aux prises deux inconnus embarqués dans un safari humain. La théorie qui sous-tend ces cinq récits - où les vrais protagonistes sont les enfants - est que les parents ont tort de penser qu'ils se réalisent dans leur progéniture. C'est en revanche la nature qui, à travers les corps des parents, se réalise en faisant naître de nouveaux êtres humains. Tout comme elle le fait avec les animaux ou les végétaux.

identikit (portraits-robot) : quatre nouvelles de gens ordinaires qui soudain dérapent de manière imprévue.

nevrosi aerobica (névrose aérobique) : l'auteur nageant en piscine (*Il punzonatore*), faisant son footing dans les rues de Pordenone (*La città bambina*) ou son jogging dans le parc (*L'Uomo-che-soffia*). Trois nouvelles philosophico écologiques, d'un intérêt mineur.

favole per bambini vecchi (fables pour vieux enfants) : deux nouvelles au suspense angoissant, plutôt conçues pour des lecteurs adultes. *Un cuore in viaggio* est l'histoire d'un cœur extrait d'une personne décédée aux fins d'une greffe, qui voyage en glacière depuis Milan jusqu'à un hôpital situé à plusieurs centaines de km, en une course contre la montre haletante.

Dans *La casa dei lupi*, un homme recueille chez lui un couple de loups, apprend à vivre avec eux, jusqu'à ce que sa nouvelle compagne le rejoigne et déclenche un drame.

Ces nouvelles, toutes originales mais d'une profondeur et d'un intérêt inégal, se lisent avec un grand plaisir. L'écriture est plaisante et fluide, et dans la plupart des cas une chute inattendue surprend agréablement. Sans doute faut-il parler de contes, plutôt que de nouvelles, tant l'auteur manifeste un véritable talent de conteur.

Mon conseil de lecture : ne pas "avalier" tout le recueil d'une traite, mais déguster une ou deux nouvelles à la fois, puis poser le livre et reprendre d'autres nouvelles plus tard.

François GENT
mars 2017

LAGIOIA Nicola, *La Ferocia* (Einaudi 2014-2016, 400 p.)

Avec ce livre, vainqueur du Premio Strega 2015, Nicola Lagioia affronte un sujet brûlant : l'avidité des promoteurs immobiliers qui « éventrent » sans scrupules le Gargano, une des plus belles régions de l'Italie du sud où les complexes pétrochimiques distillent une pollution mortifère (« *il complesso industriale artigliava la città* »). Sur fond de drogue, de sexe et de corruption l'auteur nous raconte l'histoire de Vittorio Salvemini, spéculateur véreux menacé par un scandale que la mort de sa fille Clara va faire éclater au grand jour par l'entremise de Michele, son fils bâtard qui souffre de troubles psychiatriques. Nicola Lagioia ne raconte pas le scandale mais tout ce qui couve sous la braise.



Une nuit d'été, en plein milieu de la nationale qui mène de Bari à Taranto, marche une jeune femme nue, ensanglantée, visiblement droguée. Le camion qui arrive ne peut l'éviter. L'accident, relaté par le chauffeur, sera camouflé en suicide au prix de pressions qui impliqueront, outre le chauffeur, les notables locaux qui sont aussi les amants de Clara.

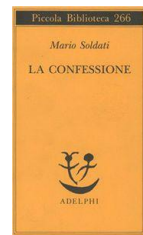
Pourquoi simuler un suicide ? Le suspense est maintenu tout au long du livre au cours duquel le lecteur va essayer de démêler le vrai du faux et de comprendre les rapports complexes, morbides,

haineux aussi qui lie ou délie les membres de cette famille. Il découvrira le côté sombre de Clara (rebelle en quête de pureté qui s'autodétruit dans la cocaïne et le sexe) et l'amour absolu qui la lie à Michele, le schizophrène épris de justice.

C'est l'étude des comportements et non le recours à la psychologie qui définit les personnages. La structure est très (trop ?) complexe : l'auteur bouscule la chronologie pour créer des secousses, des fissures qui désorientent et sont à l'image d'une réalité embrouillée et pervertie. Nicola Lagioia recourt souvent à un style elliptique sans renoncer toutefois à la précision de l'entomologiste qui pénètre dans la jungle et dissèque un monde en putréfaction. Roman noir, d'une complexité rare qui s'adresse à un lecteur exigeant en courant le risque de le décourager.

Louissette CLERC
mars 2017

SOLDATI Mario (1906-1999), *La confessione* (Garzanti 1955, Adelphi 2008, 150 p.)
trad; Georges Piroué chez 10/18, 1998 : *La confession*



Clemente est un adolescent tourmenté. Très pieux, il veut se persuader qu'une carrière religieuse s'ouvre à lui. Il est encouragé dans cette voie par sa grand-mère et surtout par son confesseur jésuite, redoutable manipulateur qui sait exactement à quel moment de la confession il doit placer ses conseils de directeur de conscience. Et Clemente lui fournit une occasion idéale de proférer ses discours enflammés : le pauvre garçon avoue en effet une attraction violente pour les femmes ; le symbole en est " la femme de l'ascenseur ", mure et dodue à souhait, qui devient pour l'occasion le symbole du diable et du péché mortel, qui l'entraînera inmanquablement vers la géhenne. Mais mêmes ses prières les plus véhémentes, " *le sue giaculatorie* " ne le protègent pas car sa foi est " *soltanto buona volontà* ".

Pourtant Clemente retrouve la sérénité grâce à une rencontre, celle du charmant Luisito. Chaudement encouragé par sa grand-mère et surtout par l'archiprêtre, il peut enfin dormir comme un " *angioletto* ". La conscience en paix, il peut profiter de ce long été pour " *giocare a divertirsi* " dans la sérénité du cœur et des sens.

Cet épisode d'une adolescence tourmentée, Mario Soldati le raconte avec beaucoup d'ironie et une grande tendresse. Il en fait une sorte de chronique douce amère d'une époque révolue et peut-être regrettée.

Anny BARROIS
mars 2017